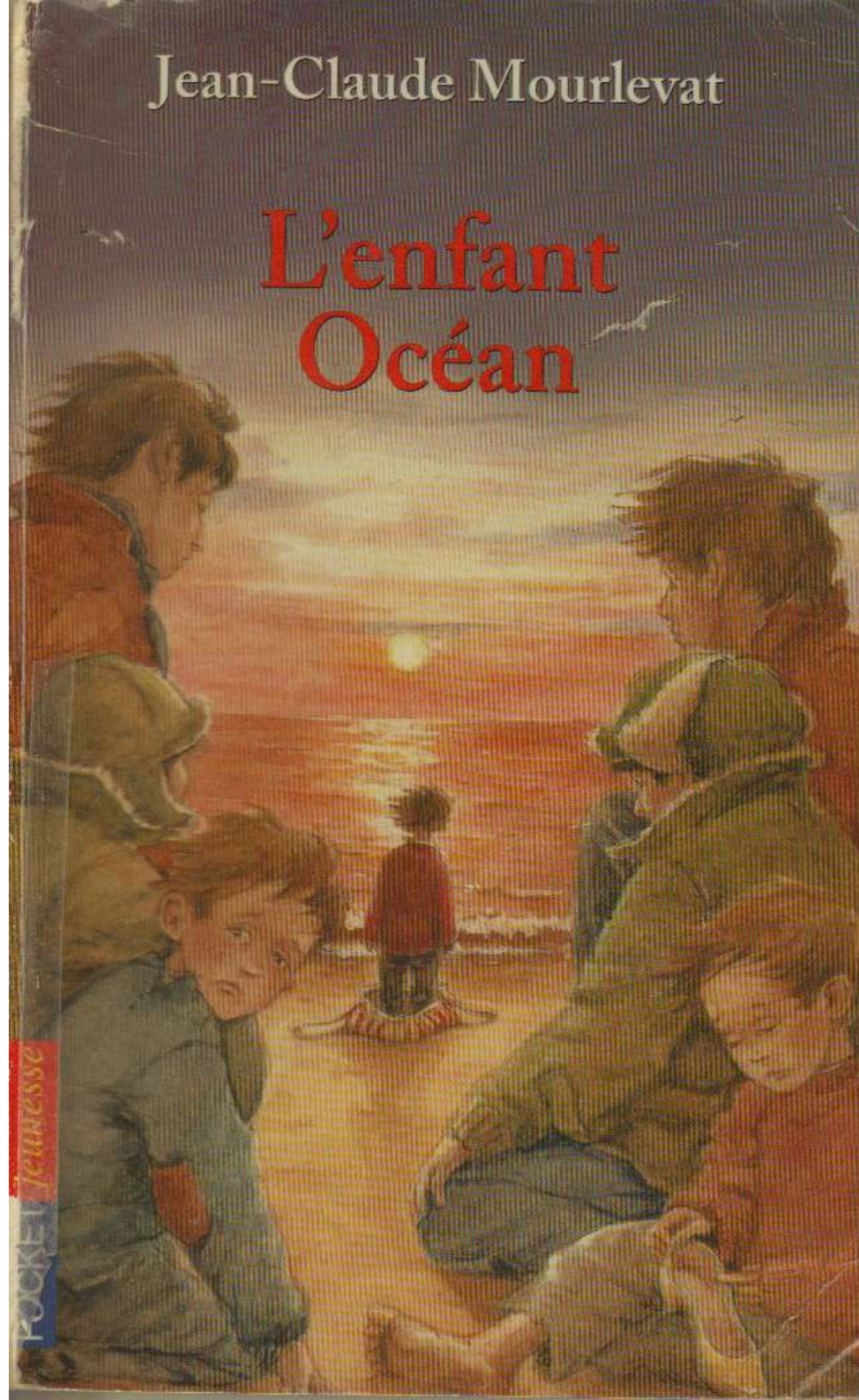


Jean-Claude Mourlevat

L'enfant Océan



POCKET Jeunesse

I

*Récit de Nathalie Josse, trente-deux ans,
assistante sociale*

Je suis une des dernières personnes qui ont vu Yann Doutréleau vivant. Enfin je crois. Il était posé à côté de moi dans la voiture. Je dis bien « posé », pas assis. Ses jambes trop courtes étaient étendues à plat sur le siège et pointaient vers l'avant, raidés comme des bâtons, les deux pieds désignant la boîte à gants. La ceinture de sécurité flottait autour de sa poitrine. J'aurais pu le mettre à l'arrière dans le siège-auto mais je n'avais pas osé. On aurait dit une grande poupée. C'était en novembre dernier. Vous vous rappelez cette semaine de pluie qu'on a eue au début du mois ? Ce temps de chien ? Il tombait des cordes et c'est moi qui l'ai ramené chez lui ce matin-là. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Mes essuie-glaces sont à peu près aussi efficaces que des baguettes de tambour et je roulais à trente à l'heure, pas plus, sur la départementale. Si j'avais su que c'était la dernière fois, je l'aurais regardé davantage. Trop tard.

Je le revois, calé au fond du siège, buté, à tripoter ses mains, ses drôles de petites mains rouges et rondes, ses mains de bébé. Comment pouvait-on oser habiller un enfant de la sorte, sinon pour l'humilier ? Il semblait sorti d'un autre âge, avec sa veste de costume boutonnée au milieu, son pantalon de toile grise. Des vêtements de grenier. Ma gorge se serre dès que j'y repense.

Je n'avais jamais vu un petit bonhomme de ce genre auparavant. Combien pouvait-il mesurer ? Quatre-vingts centimètres ? Quatre-vingt-dix ? En tout cas il avait à peine la taille d'un enfant de deux ans. Or il en avait dix. Yann était une miniature.

« Bout de chou », « mignon », « mimi », « trognon » : voilà ce qu'on avait envie de dire de lui, mais on en était empêché par cette expression d'adulte qu'il avait autour des yeux et de la bouche, cette gravité. Il n'avait aucune difformité comme on en voit chez les nains. Chez lui tout était harmonie, mais tout était... petit.

La pluie à verse, donc. Du vent, par rafales. La carte dépliée en vrac sur mes genoux. Ça ne

pouvait plus être très loin. Quelques centaines de mètres peut-être. J'avais dû rater le chemin, passer devant sans le voir. Sous cette pluie battante, tout était possible. J'ai fait demi-tour et je me suis concentrée. C'était d'autant plus agaçant que Yann, à côté de moi, connaissait parfaitement la route, lui. Seulement, il n'était pas coopérant. Je l'avais interrogé, au début :

— C'est par là ? À droite ou à gauche ? Montre-moi, au moins, si tu ne veux pas parler... Avec ton doigt...

Autant interroger mon parapluie.

Je savais peu de choses encore de mon petit passager. Qu'il avait dix ans, qu'il s'appelait Yann et qu'il était muet. Il était arrivé dans sa classe de sixième le matin, hébété et sans cartable. On avait bien questionné ses frères mais ils n'étaient guère plus bavards. L'un d'eux avait fini par expliquer en reniflant un filet de morve de dix bons centimètres :

— C'est le père qui y'a foutu à la baille.

Traduction : le père avait jeté le cartable dans le puits, ou dans la mare, enfin quelque part où il y avait de l'eau.

J'en avais vu des gratinées dans mon métier de dingue, mais ça c'était nouveau. J'ai observé le gosse à la dérobée, les chaussures grossières

dont les semelles bâillaient, le pantalon élimé, le pull-over marron qui dépassait des manches trop courtes de la veste. Ma gorge s'est serrée. J'allais tapoter son genou et lui dire « T'en fais pas, ça va aller... » quand, sur notre droite, le chemin a surgi, signalé par un petit panneau à demi caché par les ronces : Chez Perrault.

J'ai garé la voiture à l'entrée de la cour et j'ai attendu avant de descendre. La pluie tambourinait de plus belle.

— C'est là ?

Sans lever les yeux, le gosse a fait un petit mouvement de tête. C'était là.

La ferme était laide et sale. Un énorme tas de ferraille était empilé dans la cour. Les orties poussaient dedans. Un grand chien maigre jappait à l'entrée d'un hangar à la toiture délabrée.

Les Doutreleau étaient bien connus au collège. Le père avait une ferme. Yann était le septième enfant. Les six autres étaient tous des jumeaux. Cela marchait par paire. Les deux aînés avaient quatorze ans, les suivants treize, les plus jeunes onze. Chaque année ou presque, en septembre, les professeurs de la classe de sixième voyaient ainsi arriver la dernière livraison de Doutreleau. Ou de Doutreleaux avec un *x*, on avait envie de mettre le nom au pluriel. Tous

étaient grands pour leur âge mais maigres, sans doute mal nourris. Et sans goût pour l'école.

Yann arrivait seul en dernier. Comme un point final au bout d'une phrase.

Le chien s'égosillait de plus belle sous le hangar. Une porte s'est ouverte un peu plus loin et une femme s'est campée sur le seuil. Son tablier était souillé, une poêle à frire pendait au bout de son bras.

— C'est ta maman ?

Silence. Je suis sortie de la voiture, j'ai ouvert mon parapluie et j'ai fait descendre Yann. On a pataugé ensemble dans la cour de la ferme en direction de la silhouette immobile. La boue atteignait nos chevilles.

— Bonjour, je m'appelle Nathalie Josse, je suis assistante sociale. J'aimerais...

Le chien s'était glissé derrière moi et guettait sans doute le moment le plus favorable pour bondir et m'arracher un morceau de mollet. Par réflexe, j'ai pris dans la mienne la main du gosse qui marchait à côté de moi, tête basse, et j'ai tressailli : cette main minuscule était aussi calleuse que celle d'un bûcheron, ou celle d'un ouvrier du bâtiment.

La femme sur le seuil n'avait pas l'idée de faire taire le chien, ni de s'avancer à notre rencontre. Elle ne semblait pas étonnée non plus de

voir son fils arriver à cette heure inattendue et en cette compagnie. Non. Elle nous regardait d'un œil vide, un œil de poisson, et attendait la suite.

— Vous êtes madame Doutréan ? Je m'appelle Nathalie...

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Le ton était sec, lourd de menaces.

— Il n'a rien fait. Je voulais seulement...

La poêle est partie à la volée, a frôlé mon épaule et a atteint en pleine tête le chien qui est allé se réfugier derrière la maison en poussant des *kai kai* pitoyables.

— Qu'est-ce que vous voulez alors ?

— Eh bien, je vous ramène Yann parce qu'il est arrivé ce matin sans cartable au collège et qu'il n'avait pas l'air bien. Est-ce que je pourrais en parler avec vous ?

— Faut voir avec le père.

Malgré le parapluie, la pluie ruisselait sur nos deux têtes, elle me coulait sur le visage, me glaçait les épaules. J'ai insisté et la femme a répété :

— Faut voir avec le père.

À sa façon de ne pas bouger d'un millimètre, d'occuper toute l'entrée, et surtout à son regard si dur, j'ai compris qu'elle ne me laisserait jamais entrer. Au troisième « Faut voir avec le père », j'ai renoncé :

— Et je pourrai le voir quand ?

— Demain.

— Le matin ?

Au lieu de me répondre, elle s'est adressée au gosse, pour la première fois :

— Entre, toi !

Il a lâché ma main et s'est glissé dans le petit espace entre sa mère et la porte. Mais avant de disparaître, il a fait une chose étrange et que je n'aurais pas crue possible. Il ne s'est pas retourné, il a juste fait pivoter sa tête vers moi, s'est immobilisé et m'a regardée par-dessus son épaule. Cela n'a pas duré plus de trois secondes. Mais cette image s'est fixée dans mon esprit, s'y est inscrite avec plus de précision que n'importe quelle photographie. Depuis, je revois sans cesse ce visage enfin levé vers le mien, ces yeux plantés droit dans les miens. J'ai eu la sensation troublante d'y lire avec autant de netteté que s'il avait parlé. Et pourtant il ne disait rien, ne bougeait pas. J'y ai lu un reproche, d'abord :

— *Bravo, vous avez fait du joli travail !*

Mais tout de suite après, un remerciement :

— *Vous avez été gentille avec moi et puis vous ne pouviez pas savoir.*

J'essaie de me persuader qu'il n'y a eu que cela, mais je sais bien que c'est faux et que ces yeux disaient autre chose. Criaient autre chose. Et ce qu'ils criaient, c'était : **AU SECOURS !**

Je ne l'ai pas compris ou je n'ai pas voulu le comprendre. Je me suis dit qu'on verrait ça plus tard, que cela faisait partie des choses qu'on peut remettre au lendemain. Mais il n'y a pas eu de lendemain.

II

Récit de Marthe Doutreleau, quarante ans, mère de Yann

Qu'est-ce qu'elle croyait, la Parisienne ? Que j'allais y offrir le thé au salon ? Qu'on allait grignoter des petits fours ? Ça se pointe sans prévenir chez les gens, ça tortille les fesses et ça vient vous faire la leçon ! Si seulement cet abruti de Corniaud y avait arraché un bifteck au mollet, mais y faisait qu'aboyer, cette jappette. J'ai fini par y envoyer la poêle sur le museau pour le faire taire. J'ai failli attraper la fille, c'est pas passé loin, dommage. « Il n'avait pas l'air bien ! » qu'elle a dit, cette morveuse. « Pas l'air bien ! » Pauv' petit chéri, va ! Ça fait dix ans qu'il a « pas l'air bien ». Y fait ça pour emmerder le monde, juste pour nous rendre la vie impossible. Qu'est-ce qu'y ont tous à le plaindre, celui-ci ? À cause que

c'est un avorton ? Si y se comportait comme les autres, on le traiterait comme les autres, tout avorton qu'il est. Mais y faut qu'y frime avec ses airs de « je sais tout je dirai rien ». Il a une langue, non ? Je l'ai fait complet tout comme ses frères. Alors pourquoi qu'y s'acharne à rien dire ? Hein ? Qu'est-ce qu'y nous reproche à la fin ? Je l'ai mis au monde tout pareil que les autres. C'est ma faute s'il est arrivé tout seul ? Et gros comme un poing ? Après ses frères qui sortaient par deux et qui faisaient leurs huit bonnes livres l'unité, je me suis pas sentie le faire. C'est comme si j'avais pondu un œuf, parole !

Mais bon, on l'a gardé. Des fois qu'y servirait à des trucs qu'on pense pas, rapport à sa taille, qu'on s'est dit. Passer dans des endroits où ce que les autres passent pas. Trier des choses petites. Est-ce qu'on savait ? La nature nous avait couillonnés une fois, p'têt qu'elle allait se rattraper par la suite. Alors on a patienté. C'est pas pour ce qu'y nous coûtait à manger.

Eh ben pour déchanter, on a déchanté. Figurez-vous que monsieur veut faire le savant ! Je le comprends, d'un côté : ça fatigue pas et ça fait moins d'ampoules aux mains. Ça l'a pris à cinq ans, par là, quand on l'a envoyé à l'école, rapport aux allocations. Ses frères y allaient déjà, mais eux au moins y se mêlaient pas d'apprendre. Lui,

ça y a plu, et pas qu'un peu. Et y s'est pas privé de le montrer. Manière de nous indiquer qu'on était des imbéciles, sans doute. On a supporté ça trop longtemps, son cirque, le nez dans les cahiers, l'écriture soignée en tirant la langue et compagnie. Jusqu'au jour où il a répondu à Doutreleau. C'était pour les foins. Il avait sept ou huit ans, j'sais plus, je tiens pas les comptes. De toute façon il était pas plus haut que l'année d'avant, ça j'en suis sûre. Y a des moments je me demande même si y rapetisserait pas, par hasard. Faudrait le mesurer pour voir, mais on a autre chose à tourner, figurez-vous. Bref, c'était les foins et y fallait qu'il aide à râtelier derrière. C'était pas y demander la lune, non ? Eh ben, il a pas bougé ses fesses et il a montré son cahier, façon de dire : j'y vais pas, j'ai du travail. Monsieur avait mieux à faire, n'est-ce pas ?

Doutreleau, ça y a pas plu. Il a piqué un coup de sang. Il lui en a descendu une bonne en travers du nez. Que ça a saigné, même. Il a la main trop lourde, Doutreleau, je lui ai dit cent fois. Un jour y va m'en assommer un pour de bon et qui c'est qui va expliquer à la police ? Sûrement pas lui, y se planquera comme y s'est planqué quand la fille est venue. Il est pas causant, Doutreleau, quand y'a du monde y déguerpit et y me laisse toute seule pour faire la dame. Moi, j'ai la main

leste. Pas lourde, leste. Ça part sec et ça punit bien. Et ça suffit à mon goût. **Pas besoin** de les étourdir. Mais n'empêche qu'il a **plus bronché** par la suite, le Yann, il a marché droit. **Quand** on y demandait quèque chose, y s'exécutait, et plutôt deux fois qu'une. Sauf qu'y s'est mis à nous regarder avec cet air que j'aime pas. C'est qu'y vous ferait baisser les yeux, le petit serpent. Y faut lever la main pour qu'y cède. **Devant ses parents !** Ça se prend pour quoi ?

Enfin jusque-là ça allait encore. Mais voilà qu'y va au collègue à présent. Et qu'y nous ramène des compliments, le monsieur ! Comment qu'y savent qu'il est soi-disant intelligent vu qu'il en sort pas une ? Y z'y ont ouvert le crâne ou quoi ? Alors lui bien sûr y se prend pour le pape, y bombe le torse et y nous regarde de haut, le rase-mottes, c'est un comble, quand même !

La fille, je l'attendais. Je savais qu'y z'allaient débarquer, elle ou quelqu'un d'autre. Vu que Doutreleau y'avait foutu le cartable à la baille, au gosse, ça pouvait pas finir autrement. Y pousse, Doutreleau, mais faut le comprendre. Quat' fois qu'on l'appelait, le gosse, pour venir manger la soupe. Et lui à la fenêtre, le nez dans son bouquin, y bougeait toujours pas. Alors v'là mon Doutreleau qui se lève d'un coup. Il a pas cogné cette fois, pas du tout, y s'est levé, calme comme s'il

allait pisser, il a pris le cahier, le livre, enfin tout le barda, y'a foutu dans le cartable, tranquille comme Baptiste, sans gueuler ni rien, il est sorti, on l'a vu marcher vers le puits, on a entendu plouf, terminé. Il est revenu et il a fini sa soupe. Le gosse il a pas moufté. Il a tout laissé faire. Il a continué un moment à regarder la table, là où ce qu'y avait le livre, et que maintenant y'avait plus rien et puis il est parti se coucher tout droit, comme si rien s'était passé.

Au passage j'y ai demandé si y voulait un bout de pain vu qu'il avait pas mangé sa soupe. C'est vrai, on a beau dire, une mère reste une mère. Eh ben y m'est passé devant sans lever le nez, comme si j'avais été Corniaud qui y aurait aboyé après. Soyez bonne, tiens ! Ça m'a bien punie, allez.

IV

*Récit de Fabien Doutreleau, frère de Yann,
quatorze ans*

Au milieu de la nuit, j'ai senti bouger à côté de moi. C'était Yann qui se levait et ça faisait craquer le lit. C'était pas pour aller faire pipi puisqu'on n'a pas le droit la nuit. On y va tous avant de se coucher, on se met en rang d'oignons dans la cour et, quand le père regarde pas, on s'amuse à celui qui ira le plus loin. L'hiver, c'est facile à mesurer avec les traces dans la neige. Ça nous fait rigoler. Ensuite on monte et c'est fini jusqu'au lendemain matin.

Mon Yann qui se lève, donc. Je lui demande où il va et il me dit que les parents se disputent en bas, qu'il va écouter et qu'il revient tout de suite. Enfin il me fait comprendre. Parce que son truc à Yann, c'est les signes. Incroyable. Il dit pas un

mot. Il fait juste les mimiques, mais ça vaut tous les commentaires. Ça va à une allure supersonique. Si on essaie de l'imiter, ça dure des heures et c'est de la bouillie. Avec lui, c'est rapide et clair comme de l'eau de roche. Il bouge presque pas, juste à peine le visage et un peu les doigts.

Longtemps j'ai cru qu'on était les seuls à pouvoir piger, je veux dire Rémy et moi, ses frères aînés, parce qu'on a l'habitude et qu'il nous aime bien. Mais c'est pas vrai. Ça marche avec n'importe qui. Il suffit qu'il décide de parler à ce n'importe qui. Seulement il se décide pas comme ça, le Yann. Il le fait quand il a confiance. Point final. Par exemple, il a jamais rien dit au père ni à la mère. Il les regarde même pas. Dans les frères, c'est à moi et à Rémy, les plus grands, qu'il parle le plus. Peut-être parce qu'on est dans le même lit depuis dix ans. Il y en a trois, de lits, dans la pièce du haut. Un pour les deux petits, le plus près de l'escalier, un pour les deux moyens au milieu de la pièce et un pour Rémy et moi, tout au fond, sous la fenêtre. Chez nous, à mesure que tu grandis, ça te pousse vers la fenêtre et ça t'éloigne de l'escalier et des parents qui dorment en bas. C'est pas plus mal, d'ailleurs : ça éloigne des taloches par la même occasion. Quand Yann est arrivé, comme il était pas gros, ils l'ont ajouté dans notre

lit. Et il y est resté. Ça s'est fait comme ça. Quand il était bébé, c'est nous qu'on s'en occupait, la nuit. La mère montait pas. Quand il braillait de trop à cause des dents, on faisait fondre un sucre dans un peu d'eau, on y trempait le petit doigt et on lui faisait sucer. Les parents l'ont pris en grippe. On sait pas pourquoi. Parce qu'il est pas pareil peut-être. Ou bien parce qu'il travaille pas et qu'il mange quand même. Ils poussent. Un morceau de pain et une demi-pomme de terre et il est plein à ras bord, le Yann. Un moineau mange davantage. Et puis ils en ont peur, je crois. Il avait pas quatre ans qu'il leur faisait baisser les yeux rien qu'en les regardant. La mère supporte pas ça, elle lui file des beignes. Alors il les regarde plus du tout et l'affaire est réglée. Yann, il fait la différence entre Rémy et moi. C'est la seule personne qui nous distingue. Il se trompe jamais. De loin, de près, de face, de dos, la nuit, le jour, tout ce que vous voulez, pour Yann : Rémy c'est Rémy, et moi c'est moi. On a beau se ressembler comme un œuf et un œuf, il se trompe jamais. Des fois je me dis qu'il est bizarre. Pas à cause de sa petite taille, ça tout le monde le voit. Non, à cause de sa façon de se faire comprendre si vite et si bien. Parfois il me dit quelque chose de compliqué et je me rends compte seulement après qu'il a même pas bougé

un cil. Il m'a juste regardé. Il y en a à qui ça ferait peur. Pas moi.

Bon, j'en reviens à cette fameuse nuit. Au bout de cinq minutes pas plus, je m'étais presque rendormi, voilà mon Yann qui revient et qui me tire la manche du pull-over (on dort avec parce qu'il fait pas chaud). J'ouvre les yeux et je le trouve piqué là, juste devant mon nez. C'est la première fois que je le voyais paniqué comme ça. Alors, comme il est plutôt calme d'habitude, j'ai su tout de suite que c'était grave. Son visage s'est mis en mouvement, et ses petites mains, dans la lueur de la bougie. Et plus il me parlait, plus c'est moi qui l'avais, la panique.

— *Il faut partir, Fabien* — qu'il me dit — *Tous ! Vite ! Avant le matin !*

J'allais demander pourquoi mais j'ai eu peur de poser la question. Enfin, peur d'entendre la réponse plutôt. Terriblement peur. Et puis je crois que je savais déjà. J'ai seulement pu bredouiller :

— Mais Yann... il pleut à verse... il fait nuit noire...

— *Justement* — qu'il me dit — *la pluie bat tellement fort, ils nous entendront pas sortir, il faut pas attendre, il faut se dépêcher et partir. Vite. Parce qu'ils veulent nous... ils vont nous...*

Il voulait pas dire le mot. Le mot, c'était tuer, bien sûr. Mais il arrivait pas à le cracher, ou bien il voulait pas. Il a fini par dire :

— ... *ils nous veulent du mal... tu comprends ça ?*

Quand je pense qu'il avait dix ans et moi quatorze, on aurait pu penser le contraire. Il faisait son possible pour me ménager. Je me suis quand même mis à pleurer. L'idée de fuir dans la nuit noire et sous la pluie battante avec mes frères me semblait trop terrible. Alors Yann a fait quelque chose de très doux et de très tendre. Il m'a caressé la tête et les joues avec ses deux menottes :

— *Ne crains rien* — ça voulait dire — *je m'occuperai de vous tous. Ne perds pas courage.*

Je me suis levé, je me suis habillé et, tous les deux, on est allés réveiller nos frères. On passait de l'un à l'autre. Dès qu'ils ouvraient l'œil, je leur expliquais ce que je savais et ce qu'il fallait faire. Si j'avais été seul, ils m'auraient pas cru, mais avec Yann c'était plus facile.

— D'accord, d'accord... je viens — qu'ils ont tous dit les uns après les autres.

C'est cette nuit-là que Yann est devenu notre petit chef. Ça s'est fait tout seul.

On s'est habillés le plus chaudement qu'on a pu, et on est descendus. Les marches de l'escalier craquaient méchamment mais la pluie crépitait

si fort et le vent soufflait tant que les parents ont rien entendu. L'horloge dans la cuisine marquait tout juste deux heures.

On a traversé la cour. Corniaud a pas bronché. Une fois dehors, on a marché droit devant nous sur le chemin, puis sur la route. En quelques secondes on était trempés, glacés... et perdus.

Yann marchait devant. Je le suivais de près avec Rémy. Nos frères venaient derrière, se tenant par la main. Les deux petits pleurnichaient.

V

*Récit de Daniel Sanz, quarante-huit ans,
chauffeur routier*

Toute une tripotée de gosses. D'un seul coup dans mes phares. Et qui lèvent les bras en l'air :

— Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous !

Vous les auriez vus, tous la bouche grande ouverte. Pas la peine de savoir lire sur les lèvres comme les sourds-muets. C'était clair, ce qu'ils voulaient : monter dans mon camion.

J'ai pas eu à freiner beaucoup. La route est mauvaise à cet endroit, alors là avec la pluie c'était le pompon. C'était à la sortie d'un virage serré, en plus. Bref, j'étais presque déjà à l'arrêt. Bon. J'ouvre la portière passager et les voilà qui grimpent. J'en compte un, deux, trois, quatre. Tous trempés comme des soupes, à dégouliner de partout. Et deux de plus ! Et allez ! Et ça se ressemble

tout. Et ça grelotte que les mâchoires en claquent. Je crois que c'est fini et je crie au dernier :

— Ferme bien !

Mais je t'en fiche, il se retourne, descend sur le marchepied, il tend les bras et se redresse avec quoi dans les mains, je vous le donne en mille, un bébé !

Alors là, scié que je suis ! Scié !

— Où vous allez comme ça ?

Pas de réponse. Le plus grand s'assoit à côté de moi et fait un vague signe comme quoi ils vont « là-bas devant ». Moi, j'éclate de rire.

— Où c'est que vous habitez ?

Là-bas devant aussi ! C'était tout « là-bas devant » avec eux ! Bon, on verra ça, je me suis dit. Dans la couchette j'ai des couvertures. Je tends le bras et j'en tire deux.

— Mettez-vous ça sur le dos !

Et les voilà qui se déloquent à moitié. Ça quitte les pull-overs, les chemises et ça s'enroule dans les couvertures. Le chantier dans la cabine ! On aurait dit une nichée de chiots dans leur panier. Alors j'ai dit :

— Les plus petits ont qu'à passer dans la couchette.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ça se grimpe tout les uns sur les autres. Ça se piétine. Sans rigoler, tout ça. Ça m'a frappé, ce détail. Parce que des

mômes qui grimpent dans ma couchette à quatre pattes, ça doit rigoler normalement, non ? Se chamailler. Eh ben, eux non. Enfin au bout d'un moment, il reste plus que les deux grands devant, avec le petit entre eux. Je demande :

— Quel âge qu'il a le petit ?

Pas de réponse.

— D'où c'est que vous venez comme ça ? Vous vous êtes sauvés ?

Silence. Alors là je me suis dit : mes lascars, votre affaire est pas bien claire.

Ma première idée, c'était de les déposer tous à la gendarmerie du patelin. Seulement je savais pas où ce qu'elle était, cette fichue gendarmerie, et puis ça m'obligeait à faire demi-tour. Vous avez déjà fait demi-tour avec un trente-cinq tonnes, vous qui causez si bien ? Alors j'ai dit : allez, va pour Périgueux. Y a soixante bornes, une heure de route à tout casser, tu les déposes là-bas. J'ai eu tort, je le sais maintenant, mais c'est facile à dire après. Y'a que ceux qui font rien qui se trompent pas.

Le temps que je réfléchisse à tout ça, que je pèse le pour et le contre, figurez-vous que ça s'était tout endormi d'un coup, hop là. La vie est bizarre, me dites pas le contraire. Un quart d'heure avant j'étais tout seul dans mon bahut à écouter RTL et voilà que d'un coup on était huit là-dedans. Sept

qui dormaient et un qui rigolait : moi. Et le plus drôle, c'est qu'avant de les faire monter, j'étais justement en train de penser à mes gosses, à mes gosses à moi. Enfin à ceux que j'ai pas, vu que Catherine et moi on peut pas en avoir. Ça me travaille, parce que je les adore, moi, les gosses. On en aurait rien qu'un, y'aurait pas plus heureux que nous. Parfois, je me vois en train de le cajoler, de lui dire des mimis et tout ça. Et quand je me rends compte que je parle tout seul dans mon camion, ça me rend triste.

Et ceux-là qui me tombent du ciel, comme ça, en pleine nuit, comme des chats perdus. « Pauv' gosses », je me suis dit et j'ai pas pu m'empêcher d'avoir un peu pitié. Faut dire qu'ils étaient drôlement fagotés. Les fringues, c'était pas du Chevi-gnon, je vous le garantis.

Un peu avant Périgueux, il y a un patelin avec la gendarmerie juste au bord de la nationale. On peut pas la rater. Je me gare sur le parking pas loin, j'arrête pas le moteur, je descends sans claquer la portière. Je jette un dernier coup d'œil aux gosses et je marche jusqu'au bâtiment. Je vous jure qu'ils dormaient tous comme des souches quand je les ai laissés, ou alors c'était drôlement bien imité, bouche ouverte et compagnie. Bref, j'arrive à la porte de la gendarmerie. Je sonne une fois, deux fois. Ça s'allume à l'étage et

au bout de trente secondes un gendarme en pyjama ouvre la fenêtre et me demande ce que je veux. Je lui explique sans trop pousser la voix que j'ai dans mon bahut une portée de drôles de petits chatons et qu'il ferait bien de jeter un coup d'œil. Il me dit qu'il arrive. Je me grille une cigarette en l'attendant. La pluie s'était calmée. Il finit par se pointer et on s'avance tous les deux vers le camion.

Bon, le suspense est pas bien grand, hein ? Facile à deviner. Quand j'ai ouvert la portière pour montrer ma capture au gendarme, j'ai eu l'air finaud : il y avait plus personne à bord. Plus personne, je vous dis. Envolés. Tous ! Fftt ! Et pas la trace d'une chaussette oubliée, rien. Juste les deux couvertures en boule sur le siège passager.

On a inspecté les parages avec ma torche électrique. Que dalle. Alors j'ai arrêté le moteur et je suis allé faire ma déposition. Quand je suis reparti, il était pas loin de trois heures et demie du matin. D'où est-ce qu'ils sortaient, ces mômes, où ils allaient, mystère et boule de gomme. À se demander s'ils existaient vraiment, si j'avais pas rêvé. J'ai repris la route, et au bout d'un moment, à tout hasard, j'ai dit comme ça, pour moi-même : « Bonne chance, les gars », à voix haute, et j'ai essayé de penser à autre chose.